

« Révolution et contre-révolution en Espagne »

A PROPOS DU LIVRE DE MAURIN « RÉVOLUTION ET CONTRE-RÉVOLUTION EN ESPAGNE »

(Rieder éd.)

LE PROGRAMME DU P O U M ET L'EXPERIENCE DE LA REVOLUTION ESPAGNOLE

Il faut lire et confronter avec l'expérience de la révolution espagnole le livre de Joaquín Maurin : « Révolution et Contre-Révolution en Espagne ». (1) Cet ouvrage (consacré à la révolte d'octobre 1934 et l'insurrection des Asturies) contient l'essentiel des conceptions fondamentales du P O U M, exposé par le principal dirigeant de ce parti avec talent, érudition et une volonté honnête d'apprendre de l'expérience, qui en rendent la lecture instructive, même aux adversaires de tendance.

En 1935, Maurin est arrivé à des positions intermédiaires entre les vieilles conceptions du Bloc ouvrier et paysan, et la plate-forme de la gauche communiste (Nin, Andrade). Il reconnut même au moment de la fusion entre le B O C et la « gauche communiste » avoir fait un certain pas à gauche. Mais les dirigeants de l'ancienne gauche communiste, au lieu de tenter d'aider cette évolution dans le sens du programme de la IV^e Internationale, s'empressèrent de se féliciter du fait que Maurin serait, paraît-il, passé sur leurs positions, et leur aurait, par-dessus le marché, apporté un nombre assez élevé d'adhérents. Ils refusèrent de voir la réalité telle quelle. Ils proclamèrent parfaitement claire et définitive une plate-forme de fusion très équivoque, qui traduisait ce stade intermédiaire entre le vieux centrisme et le bolchévisme. En fait, ils se laissèrent glisser et liquidèrent complètement au profit d'un compromis bâclé tout le programme fondamental de leur tendance internationale, tout en vitupérant contre le bureaucratisme de notre Bureau international, qui avait cru devoir les mettre amicalement en garde.

Tandis que Maurin et ses amis étaient poussés par la situation vers la gauche, les anciens bolchéviks-léninistes évoluèrent vers la droite. Au nom de la discipline du P O U M, ils entravèrent le redressement révolutionnaire du P O U M. Le sort personnel de Maurin, emprisonné par Franco (et nous sommes de ceux qui ne cesseront de lutter pour sa sauvegarde et sa libération) dès les débuts de la deuxième révolution, laisse ouverte une question dont la solution positive n'eut pas été sans influencer les destinées du P O U M : dans quel sens, en admettant qu'il ait tenu compte des faits, Maurin eut-il évolué ? Dépouillée de son intérêt personnel, cette question équivaut à demander : quelles confirmations ou quels démentis 18 mois de la seconde révolution espagnole ont-ils apporté aux conceptions et au programme de l'auteur de « Révolution et Contre-Révolution en Espagne » ?

Victor-Serge, qui a préfacé le livre, a cru devoir éluder complètement cette question, la plus importante de toutes. Il écrit simplement : « On verra en lisant ce livre combien les événements justifient sa pensée et son action. » Or, c'est précisément ce qu'on ne voit pas. D'ordinaire, les événements ne justifient pas la pensée et l'action d'un parti important et en pleine croissance par son effondrement complet, politique et organisation-

nel. Le succès n'est pas à chaque étape du développement historique la pierre de touche de la vérité politique. Les militants de la IV^e Internationale le savent bien. En outre, même dans une situation révolutionnaire propice, un jeune parti peut être brisé dans une insurrection prématurée, ou succomber avec la révolution sous le poids de l'intervention étrangère, venue renforcer la réaction intérieure. Mais ce qui caractérise le P O U M, c'est qu'il n'a jamais rien fait dans les meilleures conditions, pour prendre le pouvoir, pour mobiliser effectivement les masses contre la coalition réformiste-stalinienne et même pour consolider le pouvoir conquis en fait par les masses. Il a, au contraire, partagé le pouvoir bourgeois et collaboré aux premières mesures de l'anéantissement du pouvoir ouvrier, été son propre fossoyeur.

Dans ces conditions, le simple souci de rendre service sur le plan politique aux révolutionnaires espagnols et aux travailleurs du P O U M, doit se traduire non par le silence ou l'éloge équivoques, mais par la vérification au travers de l'expérience de la révolution, des idées et du programme de ce parti, exposées par son dirigeant et fondateur, notamment sur les points essentiels : la révolution démocratico-socialiste et l'attitude à l'égard de la démocratie ; la question de « l'alliance ouvrière » et des soviets ; le problème du parti révolutionnaire et de l'Internationale.

LA REVOLUTION « DEMOCRATICO-SOCIALISTE »

Maurin conserve dans son livre la formule bâtarde de la révolution démocratico-socialiste (« une révolution historiquement démocratico-socialiste ») ; il est vrai avec des digressions et amendements destinés à tenir compte de la théorie de la Révolution permanente, au point que les anciens bolchéviks-léninistes se proclamèrent satisfaits. Dans la réalité, le fossé qui sépare le marxisme-révolutionnaire du centrisme subsistait. Les partisans de la révolution permanente soutiennent que la seule tâche historique présente qui se pose au prolétariat est la révolution socialiste, que c'est seulement dans l'accomplissement de cette tâche historique que réside le moyen de résoudre les tâches démocratiques bourgeoises laissées pour compte par le capitalisme en putréfaction.

Loïn de poser le problème avec netteté, conservant la formule « démocratico-socialiste », Maurin témoigne au contraire qu'il continue à amalgamer, à jumeler la révolution démocratique et la révolution socialiste, c'est-à-dire deux antipodes, au stade actuel. Il ne s'agit pas, chez Maurin, que de la survivance d'une vieille formule, mais d'une conception qui s'exprime tout au long de l'ouvrage. Maurin part d'une constatation unilatérale : « de nos jours, dit-il, démocratie et bourgeoisie sont des termes antagonistes ». C'est vrai et ce n'est pas vrai. C'est vrai en ce sens que la bourgeoisie est contrainte par la crise du système de se débarrasser de la défroque démocratique pour lui substituer la cotte de mailles fasciste. Mais ce n'est pas vrai en ce sens que, dans cette lutte qui met aux prises le prolétariat et le fascisme, si le prolétariat avance dans le chemin de la révolution socialiste, alors la bourgeoisie reprend à nouveau l'instrument de la révolution démocratique, pour diviser les masses et briser la révolution socialiste par l'entremise de MM. les stalinistes, « socialistes », anarchistes et autres partisans de la démocratie et de la révolution démocratique. De l'incompatibilité de la démo-

(1) Un vol. chez Rieder, 15 fr.

cratie et de la bourgeoisie à une période aigue, on ne saurait conclure à une tâche historique particulière qui serait la révolution « démocratique-socialiste ». A l'inverse : du caractère contre-révolutionnaire de la démocratie bourgeoise et du fait que la « révolution démocratique » devient le rempart de la propriété privée contre les ouvriers, on ne saurait conclure à l'obligation pour le prolétariat révolutionnaire de sauter par-dessus les tâches démocratiques ou de défense démocratique, dans l'accomplissement de la révolution.

La IV^e Internationale repousse à la fois l'opportunisme et l'ultra-gauchisme qui sont si bien le pendant l'un de l'autre qu'on les retrouve chez certains groupes à quelques mois de distance, qu'en particulier dans le cas du POUM nous avons pu les voir coexister. Le POUM n'a jamais posé clairement la tâche de la défense de la démocratie contre le fascisme par les méthodes de la révolution socialiste. Il niait même une telle tâche au nom de la « révolution socialiste ». Mais en même temps, il ne se comportait que comme l'aile gauche de cette démocratie, au pouvoir et dans l'opposition. Il faisait de la révolution « démocratique-socialiste » derrière une phraséologie radicale. Il appliquait les théories et conceptions exprimées par Maurin, qui sont au fond les suivantes : puisque c'est la tâche démocratique-socialiste qui se pose, cette tâche doit être remplie, la main dans la main, par les démocrates et les socialistes, aussi bien dans l'opposition qu'au pouvoir. La révolution démocratique socialiste doit être le produit d'un front unique organisationnel, programmatique, et même gouvernemental entre ces deux forces : démocrates « petits bourgeois », et prolétaires. « En 1930, dit-il, p. 39, un gouvernement à majorité ouvrière avec participation de la petite bourgeoisie paysanne et autonome pouvait être instauré. La révolution se serait engagée dans une voie correspondante à une révolution démocratique-socialiste. » Par représentant de la petite bourgeoisie, Maurin entend nommé des partis comme les radicaux catalans, l'Esquerra, Companys, etc...

A propos des événements d'Octobre 1934, il précise encore : « En Octobre 34 la Généralité a donc la possibilité d'enrayer la contre-révolution. Le succès ou l'échec dépendent d'elle ». Il définit sa politique : « La généralité craindra certainement les déviations possibles du mouvement insurrectionnel, car la petite bourgeoisie est plutôt méfiante envers les masses ouvrières. Il faut la rassurer et, à cet effet, le mouvement ouvrier, au lieu de revendiquer la première place, se contentera de faire pression sur la Généralité, de lui promettre son appui, sans chercher à la supplanter, tout au moins dans les premiers temps. L'insurrection doit commencer. La petite bourgeoisie et ses forces armées n'auront plus le loisir de reculer. Ensuite, on verra. C'est ainsi que s'expriment les organismes dirigeants de l'Alliance Ouvrière dans la nuit du jeudi 4 Octobre ». Voilà qui est honnêtement et même candidement rapporté, de la part du principal dirigeant, avec Nin, de cette Alliance Ouvrière !

Maurin cite en outre le fameux document n° 1 sur le six octobre en Catalogne. Un tel document devrait être épinglé en « avenant » au programme de tous les « fronts populaires » passés, présents et à venir, comme témoignage de la « contribution » des démocrates dans la coalition. Les démocrates y font l'aveu dénué d'artifices de leur tactique devenue classique depuis 1848 : « l'insurrection justifiée de la Catalogne, exposent ces bons apôtres, débordait les possibilités du gouvernement de la Généralité. Et celui-ci devait ou abandonner le pouvoir ou réprimer par la violence une protestation qui répondait aux propres sentiments du gouvernement. Enfin, il pouvait tenter de canaliser le mouvement et éviter qu'une marée cahotique et désordonnée s'emparât de la Catalogne. »

Capituler, réprimer, trahir, tels sont les trois com-

mandements des démocrates. Dans l'action contre le fascisme (dans la mesure où il y a une action de leur part qui n'est pas de la capitulation, de la répression ou de la trahison), le prolétariat peut avoir à frapper sur le même clou que les démocrates, à battre le même ennemi principal, à passer dans ce but des compromis pratiques rigoureusement délimités. Mais il ne saurait y avoir ni organisation commune, ni programme commun, ni surtout gouvernement commun avec les professionnels de la capitulation, de la répression et de la trahison. Ces leçons s'inscrivent dans l'histoire de l'Espagne (et pas seulement de l'Espagne) en lettres de sang. De son côté Maurin « enregistre » honnêtement « les faits. Mais il s'en tient à la « révolution démocratique-socialiste. »

Ses nouveaux collaborateurs, qui le remplacèrent à la direction du POUM en Juillet 1936, allaient montrer pratiquement comment ils avaient retenu l'enseignement de 1934. Ils s'imaginaient déjà que le POUM était passé sur les positions bolchévik-léninistes, pour mieux avoir à éviter d'assumer une telle tâche. Seules les masses avaient dans la profondeur de leur conscience de classe assimilé la leçon de 1934. Sans que le moindre commandement vienne d'en haut, pour riposter à Franco, elles organisèrent leur pouvoir contre la bourgeoisie. Companys, Azana et Cie tentèrent de renouveler le coup de 1934. Mais la « marée » irrésistible des masses a renversé leur État. Alors, il ne leur restait plus qu'à tenter de « canaliser le mouvement », selon leur cynique expression de 1934. C'est à quoi allaient les aider de leur mieux les stalinistes et réformistes d'abord, et ensuite les chefs anarchistes, ainsi que la direction du POUM (cette dernière avec des réserves et nuances qui tenaient au vocabulaire, et non aux actes).

En 1934, Maurin disait honnêtement : faisons la révolution démocratique-socialiste avec Companys. Ses successeurs allaient « faire la révolution démocratique-socialiste » avec Companys-Taradellas, les anarchistes et les stalinistes, mais sans le dire et en couvrant cette collaboration de grands mots : pas un pas en arrière ! Jusqu'au bout ! Révolution socialiste ! Dictature du prolétariat !

On se souvient, non sans tristesse et écoeurement, que cette « révolution démocratique-socialiste » commença par l'organisation du socialisme avec les bourgeois et leur principal appui, les stalinistes, dès le 21 août 1936, dans le fameux Conseil de l'Economie. Le 27 septembre 1936 « l'organisation de la dictature du prolétariat » selon les chefs du POUM, par le gouvernement Taradellas-PSUC-POUM-CNT eut pour effet immédiat de supprimer par décrets tous les instruments de la dictature du prolétariat (Comités, milices). L'exécution de ces décrets allait provoquer tous les conflits en exprimant les antagonismes de classe dans lesquels le POUM lui-même se trouverait broyé, faute d'avoir pris hardiment la tête de la classe ouvrière.

Nous avons donc parfaitement le droit de tirer une conclusion complètement opposée à celle de Victor-Serge : les faits n'ont pas vérifié les positions centristes. Retenons fermement cette leçon en France, au moment même où, à la faveur de victoires de Congrès, des militants honnêtes, mais soucieux avant tout du moindre effort, louchent avec espoir vers Pivert et ses amis. Les mêmes causes politiques produiraient les mêmes effets. D'autant plus catastrophiques que les dirigeants du POUM tentaient, eux d'être plus à gauche que les pivertistes, dont ils condamnerent, quoiqu'avec plusieurs mois de retard, et sous la pression de leur base, les capitulations devant Blum.

J. Rous.

(La fin au prochain numéro)

Les dirigeants du Poum ont toujours considéré avec une morgue amusée les conceptions « russes » de la 4^e Internationale. Bien entendu nous n'étions pour eux que les « épigones » de Trotsky, auquel la **Batalla** donna volontiers des coups de chapeau tout en émasculant ses textes de tout ce qui pouvait froisser Pivert. L'offensive du Psuc eut pour résultat le reniement par les chefs du Poum de tout contact avec le « trotskysme » même décoratif et formel, et l'expulsion des bolcheviks-léninistes des rangs d'un parti qu'ils voulaient servir honnêtement en redressant sa politique, et en y défendant, conformément au droit démocratique le programme du mouvement de la IV^e Internationale.

Mais même du temps où la **Batalla** publiait tous les jours la photo de notre camarade Trotsky dont le renom et l'autorité sont très grands sur les masses catalanes et ibériques, on lui contestait tout droit « d'intervention » effectif dans les affaires espagnole. Il ne connaissait pas ce climat spécial de la Catalogne ! Il voyait tout à la manière russe !

Ces critiques devenues classiques de la part de vieux oppositionnels passés au centrisme, s'expriment toujours comme des « nouveautés » pendant cette période confuse, incertaine, ou ces anciens amis rompent, souvent sans se l'avouer eux-même au début, avec le programme fondamental de notre mouvement.

Nous n'avons jamais refusé de les examiner, même formellement à la condition que ne fut point escamoté le fond politique de la question. C'est le cas pour la question décisive : **Alliance ouvrière ou Soviets en Espagne ?**

C'est fausser le problème avec une pseudo-originalité (qui n'a d'ailleurs rien à voir avec l'esprit catalan qui dans la mesure où il existe est soucieux de netteté), que de dire : conception russe ou conception propre à la Catalogne et à l'Espagne. La forme soviétique n'est pas spécifiquement russe. Elle est l'application de la forme d'Etat « enfin trouvé » (Marx) par les Communards de Paris. Faisons la concession de l'étiquette à l'amour propre national : appelons « juntas » ou « Comités », les soviets. N'empêche que ce qui importe, c'est que ces juntas ou Comités soient organisés selon la conception politique d'ensemble « enfin trouvée » par les Communards, illustrée et réalisée d'une manière grandiose par les bolcheviks. Or, cette conception politique d'ensemble du marxisme-léninisme s'oppose d'une manière complète à la

conception poumiste, centriste, de l'Alliance Ouvrière.

Pour Maurin et ses amis, l'Alliance Ouvrière réussit le « miracle » (sic) « **d'unir les travailleurs sans détruire les organisations existantes** ». « **Ce n'est pas un soviétique, car ses caractéristiques sont autres. Mais elle en remplit le rôle et les remplace avantageusement étant donné les particularités de l'organisation ouvrière espagnole** ». En même temps (un véritable miracle en effet !) Maurin ajoute que « **l'Alliance Ouvrière qui sans être un parti devait en remplir les fonctions, venait combler cette lacune de la politique catalane** ».

Nous n'oublions certes pas que l'Alliance Ouvrière fut un mot d'ordre entièrement positif en tant qu'expression de la nécessité du front unique d'organisation à organisation. Nin la propagea, avec succès, comme représentant en Espagne de notre mouvement international. Mais l'Alliance Ouvrière n'est pas et ne peut être en rien une sorte de « miracle » qui dispense tout à la fois des soviets et du parti. « **Miracle d'unir les travailleurs sans détruire les organisations existantes** ». Miracle qui tient lieu de la direction intransigeante et implacable du parti ! Toute la politique du Poum a consisté à attendre de tels miracles.

Cette idylle qui a mal tourné, d'une alliance des républicains bourgeois, des anarchistes, des stalinistes, du Poum pour continuer la guerre antifasciste tout en réalisant le collectivisme, n'est pas autre chose que la réalisation du miracle attendu d'une révolution qui serait faite par l'association des révolutionnaires et des contre-révolutionnaires. Aux antipodes des conceptions « miraculeuses » du centrisme, le bolchevisme nous enseigne :

1°) Le comité de masse ou soviétique est absolument nécessaire en tant qu'instrument englobant toute la masse en lutte. Un bloc des organisations ne saurait remplacer le soviétique.

2°) Mais le soviétique lui-même n'est rien sans le parti révolutionnaire qui détruit l'influence des partis contre-révolutionnaires dans le Soviétique et en fait l'instrument conscient de la dictature du prolétariat.

3°) Les soviétiques et le parti révolutionnaire constituent les armes les plus indispensables pour gagner la guerre et trouver des armes matérielles.

Il ne s'agit pas d'être russe ou pas russe, ami ou non de Trotsky. Il s'agit de savoir si l'enseignement de Marx et de Lénine doit servir à la décoration pathétique pour anniversaires ou doit être appliquée d'une manière vivante. Or, le parti ouvrier d'unification **marxiste**, n'a pas seulement foulé aux pieds les leçons « russes » (celles de

Lenine et Trotsky), mais les conceptions fondamentales du marxisme lui-même sur la question des questions : celle de l'État.

L'INTERNATIONALE RÉVOLUTIONNAIRE

L'importance que nous accordons au rôle du parti serait en effet une maladie « trotskyste » : notre « volontarisme ». L'expérience espagnole ne nous guérira nullement de cette maladie, car elle démontre d'une manière péremptoire comment une révolution faite en dehors de tout parti révolutionnaire par les masses elles-mêmes forgeant le pouvoir nouveau (Comités, milices) a été arraché aux masses, et transformé en contre-révolution, avec l'assistance directe des staliniens réformistes, la complicité des anarchistes, et au début la collaboration aux premiers actes anti-révolutionnaires du Poum.

Elle démontre en outre comment les masses ayant fait à nouveau un barrage héroïque aux avances de la contre-révolution, pendant les journées de Mai 1937, ayant à nouveau pris le pouvoir, ce pouvoir leur fut ravi par la contre-révolution bourgeoise staliniste, à la suite de la trahison des chefs anarchistes et de l'inconsistance du Poum.

S'il y avait eu en Espagne une organisation tant soit peu importante numériquement, avec une volonté et une politique révolutionnaire, correspondante à la volonté des masses, les soviets auraient instauré leur pouvoir soit en Juillet 1936, soit en Mai 1937, à commencer par la Catalogne.

Mais cette organisation devait s'opposer d'une manière implacable aux organisations anti-révolutionnaires du front populaire. Elle devait se tourner vers les masses anarchistes dans la CNT et les dresser contre les chefs inconsistants et félons à la Oliver ou Monseñy. Le Poum était au fond imprégné de l'esprit de conciliation et d'adaptation avec les partis anti-révolutionnaires.

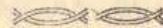
Sa plate-forme était toujours la théorie de l'unité nationale et internationale que réalisent le « nouveau parti », la « nouvelle internationale », que nous trouvons chez tous les groupements du Bureau de Londres. Maurin se prononça dans son livre pour le « parti marxiste unique » : « **Les partis et les noyaux marxistes existants, PS, JS, PC, FCI, GC, ont l'obligation inéluctable et urgente de s'unifier non dans la confusion, mais sur les bases du marxisme révolutionnaire** ». Cette obligation, les partis réformistes et staliniens l'ont interprétée comme l'obligation de détruire toute organisation reflétant même d'une manière lointaine l'esprit du marxisme révolutionnaire.

Mais le Poum n'a pas, après la faillite, retenu cette leçon et il reste partie intégrante du Bureau de Londres, contre le mouvement de la IV^e Internationale qui entend réaliser sur la base d'un programme (qui tient compte même des plus récentes leçons d'Espagne et de France) l'unité de tous les véritables marxistes révolutionnaires. Extrêmement significatif est le fait que l'ouvrage du leader du Poum consacré à la « Révolution

et Contre-révolution en Espagne », ne dise pas un mot du problème de l'Internationale Révolutionnaire, de la 4^e Internationale.

Or, l'expérience prouve que la révolution n'est pas possible en Espagne sans un parti révolutionnaire mais qu'en outre si ce parti révolutionnaire ne sait pas travailler à la création dans les principaux pays d'une Internationale révolutionnaire qui dresse les masses directement contre leur propre bourgeoisie et pour l'aide du pays de la révolution, alors la révolution risque de succomber sous le poids de l'intervention et d'être étranglée par le blocus.

Le silence complet sur cette question décisive explique mieux que tous les ragots pourquoi, lorsqu'au début de la Révolution les militants de la 4^e Internationale étaient écartés par la direction du Poum, voire chassés, en revanche le représentant officieux de Blum (l'homme du blocus), son bras gauche Pivert, alors intégralement solidaire de Blum et partisan de la non-intervention était accueilli au Poum comme le mandataire « du prolétariat révolutionnaire de France » (sic).



Telles sont les remarques qu'impose le livre de Maurin.

On dira : vous avez dit ce qu'a fait le Poum, conformément à sa politique et à son programme. Mais qu'a fait la 4^e Internationale avec sa « politique juste » ? Elle a fait faillite comme le Poum ! Telle est paraît-il la dernière découverte de certains pseudo-marxistes échaudés, anciens partisans du Front Populaire ou du Poum, mais que la déception a rejeté dans l'ultra gauchisme. Quel mépris de la réalité !

Notre critique du Poum tient compte de la réalité : ses 50.000 membres, son influence, sa politique réelle. Elle tient aussi compte de l'autre côté de la réalité : les ex-partisans de la IV^e Internationale avaient complètement abandonné au profit du poumisme leur tendance internationale. De sorte que le mouvement pour la IV^e Internationale dès le 19 juillet 1936 a dû repartir de zéro. Dès nos premiers pas, il n'a pas eu de pire obstacle que la direction du Poum, elle-même, et les anciens partisans de la IV^e Internationale passés au Bureau de Londres.

De sorte qu'il avait avant tout une tâche de groupe de propagande : rééduquer, recommencer, retrouver ou forger des cadres, sur la base de la situation, de l'autocritique honnête, pousser les meilleurs éléments du Poum dans la voie de la IV^e Internationale. C'est pourquoi les bolcheviks-léninistes ont été chassés du Poum.

Mais dans la faillite et la débandade générale, politique et organisationnelle, dans la prostration opportuniste aussi bien que dans le désespoir ultra-gauchiste, notre section bolchevik-léniniste d'Espagne (qui vient récemment d'être accrue de dizaines de soldats, militants éprouvés) maintient le programme et la politique bolchevik, tire honnêtement la leçon du passé, trace le chemin du redressement, constitue le seul levier pour assurer ce redressement. Cela ce n'est pas la faillite, mais

dans la faillite générale, l'effort héroïque d'une jeune phalange révolutionnaire,

que chaque militant d'avant-garde dans le monde doit appuyer de toutes ses forces. J. Rous